

Projections d'Europe

Divagat en trois actes et deux entractes¹

Francesco GREGORIO, Christian INDERMUHLE, Arno RENKEN et Boris VEJDOVSKI

ACTE UN

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
 A l'ouest, rien.
 Au centre, rien.

Le rideau tombe. Fin de l'acte un.

ENTRACTE UN

- a. *La caverne de l'Ulcéré*
- b. *Taverne en Corée*
- c. *Europe partout : pivot*
- d. *L'Amérique, on n'en revient pas*

ACTE DEUX

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
 A l'ouest, rien.
 Au centre, une tente.

Le rideau tombe. Fin de l'acte deux.

ENTRACTE DEUX

- a. *Europe partout : éponge*
- b. *Balade dans Séoul*
- c. *L'Amérique, on n'en revient (toujours) pas*
- d. *Le pet de Théétète*

ACTE TROIS ET DERNIER

Une voix (off) : Au nord, rien. Au sud, rien. A l'est, rien.
 A l'ouest, rien.
 Au centre, une tente,
 et, devant la tente,
 un flic, un catalogue ouvert dans la paume de sa main gauche,
 hurle :
 « QUI EST EUROPEEN ? ».

¹ Avec Georges Perec, *Espèces d'espaces. Journal d'un usager de l'espace*, (« Vivre, c'est passer d'un espace à un autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner »).

ENTRACTE UN

a. La caverne de l'Ulcéré

(avec Homère, *Odyssée IX*, v. 338ss.)

« Cyclope, tu me demandes quel est mon nom fameux ; je vais donc te le dire. Toi, fais-moi un présent d'hospitalité, comme tu l'as promis. Personne voilà mon nom. C'est Personne que m'appellent ma mère, mon père, et tous mes compagnons ». Ainsi je dis ; il me repartit aussitôt d'un cœur impitoyable : « Personne, je te mangerai le dernier de tes compagnons ; oui, tous les autres avant toi ; ce sera mon présent d'hospitalité ».

Ce disant il se renversa et tomba le ventre en l'air. Il était couché, son col épais ployé, et le sommeil le prenait, irrésistible dompteur. De sa gorge jaillissait du vin et de la pitance humaine ; il rotait dans son ivresse. Alors moi, je poussai le pieu sous la cendre épaisse, jusqu'à ce qu'il fût chaud. J'encourageai de mes paroles tous mes compagnons. (...) Dès que l'épieu d'olivier, encore vert pourtant, fut près de flamber, répandant une terrible lueur, alors je le tirai du feu et l'approchai, et mes compagnons se tenaient autour de moi (...) Ayant saisi le pieu d'olivier, ils en appuyèrent la pointe sur le globe de l'œil ; moi, pesant dessus de tout mon poids, je le laissais tourner sur lui-même (...). Ainsi tenant l'épieu aiguisé au feu, nous le faisons virevolter dans l'œil, et le sang jaillissait autour de la pointe brûlante, et partout sur les paupières et les sourcils la prunelle brûlée sifflait, et les racines grésillaient sous la flamme. (...) « Amis, Personne (ne) me tue par ruse (ni) par violence (*Outis me kteinei dolô, oude biêphin*).

« Qui est Européen ? ». On pose une question. On crève un œil. On devient personne, *pessoa, nessuno, nobody* ou, dans la langue faitiche de la philosophie : *Outis*. C'est l'histoire de l'Ulcéré, l'invention du premier cartographe qui écrit son nom sur le Monde, une Terre de personne, première équivoque de notre mythologie, comme un malentendu opératoire exhaussé au rang de destin. Osons une proposition prédicative, belle et ronde : « L'Européen, c'est l'équivoque ». Un sujet violent, hyperactif et invisible. Encore : c'est la langue fourchue, le sujet à ontologie clignotante, diagonale de la négation : « Etes-vous Européen ? Non, je suis Européen ; Oui, je ne suis pas Européen ». Mémoire d'une négation patronymique et syntaxique. Catastrophe nihiliste. Monde blanc d'une violence brutale.

Une sortie de caverne, un exode, un *diexodos*, royaume de la linéarité, de la culture alphabétique. Amour et méfiance, de Platon à Derrida. *Annihilatio mundi*. Voici la carte, la *charta*, le papier blanc d'où la question exorbitée s'envole : « Qui est Européen ? ». Fin de l'ivresse cyclopéenne, du cannibalisme. Bonjour culture, ou, selon les termes du Barde fribourgeois : *Weltzivilisation*. Réduction du monde à espace, règne de la syntaxe rectilinéaire contre la syntaxe sphérique.

« Qui est Européen ? ». Voilà une question qu'il faudrait chanter, crier, vomir ou danser. Mais non, encore et toujours l'écriture, mémoire lointaine d'un cri du géant analphabète exorbité, de la torture infligée à l'homme sans lois écrites, au monstre à la pensée illogique. Polyphème est une tour gisante, ivre de vin et de chair humaine, une verticalité déchue : un plan bidimensionnel. Les compagnons de l'Ulcéré choisissent un pieu d'olivier, allégorie de l'humanité lignée et tordue. D'abord, réduire l'épieu ligné à un axe émondé, un fragment de ligne droite, l'absente de toute nature. Puis, brûler une extrémité. Une carbonisation, un crayon, celui-là même que vous tenez. Incandescence de la culture écrite. Le crayon archétypique, rectilinéaire est encore cyclopéen. On ne peut pas encore le tenir dans la préhension digito-palmaire.

L'Ulcéré et ses compagnons se disposent à intervalles réguliers de part et d'autre de l'épieu. Seuil d'une métrique encore physique, d'une échelle vivante mais bientôt incorporelle : nobody. Bientôt, les règles et les échelles, celles de classes d'écoles et des cartes géographiques.

On investit le plan bidimensionnel : une ligne verticale, une ligne horizontale, avec une intersection zéro, lieu du globe réduit à surface, racines brûlées par l'écriture d'un point, insertion traumatique : Européen, j'écris mon nom, zéro, personne. Zéro de la centralité, un centre fumant, nauséabond, chair brûlée et horreur : démocratie.

L'opération de l'Ulcéré et de ses compagnons fait des vagues, libère de grands vents sur toute surface de la terre. Par exemple :

1. L'équivoque de la négation patronymique/syntaxique fonctionne parce qu'elle se construit sur une radicale dissymétrie entre l'alphabétisé et l'analphabète/-bête. L'Européen a non seulement une langue fourchue, mais aussi une langue conquérante qui se niche dans d'innombrables cavernes buccales.
2. Une fois le Cyclope aveuglé, il faut sortir. L'école nous dresse le portrait psychologique de l'Ulcéré. On dit : l'homme aux milles tours (*polutropos aner*). Mais c'est bien autre chose que de la psychologie. C'est un tour autrement plus vicieux : l'Ulcéré *bouge en restant immobile*. On suspend les directions naturelles du haut et du bas, on s'accroche sous le ventre du mouton pour échapper au toucher

de la main cyclopique qui caresse le dos du mouton. Vous cherchez l'Européen ? Vous avez beau caresser le dos du monde, il vous passera dessous. Personne est un migrant immobile. Le réseau de sa voix et de son corps voyage sur toute la surface de la terre sur des véhicules toujours plus invisibles faisant du lieu de l'immobilité natale un espace européen hors monde, une Terre de Personne sur laquelle circule l'œil ailé d'Alberti.

b. Taverne en Corée

A Séoul il est rare que les gens sortent seuls le soir. Non que la ville ne soit pas sûre (pour l'étranger à la peau pâle elle l'est au contraire absolument), mais parce que la coutume ne le veut pas. Le buveur solitaire est un touriste. Il y est comme le Ciel : de passage, et surplombant. La ville est coupée en deux par un fleuve, la Han, d'un kilomètre de largeur. Des ponts démesurés la traversent, comme suspendus au-dessus d'une mer intérieure. Par le flux de ces eaux immenses la ville infatigablement se vidange. Ses berges sont ainsi prisées par les familles, pour la ballade, le dimanche.

Il a fallu la traverser, ce soir-là, pour aller boire. Le soir, les quartiers les plus vivants sont de petits quartiers populaires où sortent les étudiants, et quelques riches quartiers d'affaires. Quelques très grandes entreprises nationales, aujourd'hui encore, forment le réseau artériel du pays. Après avoir pulsé du sang rouge dans les réseaux de la production, chacun charrie son sang bleu, le sang de la fatigue et du plaisir, en allant se délasser en groupe, pour mieux recommencer à travailler le jour suivant. C'est le fond livide du mélange organique qui donne ses couleurs à la nation. On sort avec des amis, des collègues, on va boire de la bière ou du *soju*, en mangeant quelques plats qu'on partage par tablées généreuses et festives. Puis on dort.

Ce soir là, on boit beaucoup. L'ami qui m'a emmené dans ce restaurant parle bien français. Il m'explique l'histoire du pays en quelques traits. Ses baguettes en métal aux doigts, il taille à travers les dates et les lieux, pique quelques sujets pour les empaler sur des événements, et m'emmène par raccourci dans les ténèbres de l'Histoire. Les mots tenus dans la bouche dévalent la gorge et plongent dans l'estomac.

Déchirant le papier sale qui couvre notre table, il griffonne une carte autour des ronds d'alcool et des taches grasses qui se sont formés, évitant avec grâce les légumes macérés, les algues et les petits poissons que son enthousiasme et ma maladresse ont fait choir. Dans son dessin patient, je reconnais une carte de notre monde, et, suivant le glissement du stylo, j'en vois le déroulement progressif. Au centre apparaît la péninsule de Corée, avec à ses côtés les îles japonaises. Rapidement, tout ceci disparaît quand devient visible l'immense corps de la Chine, avec ses satellites, la Russie, l'Asie sud-orientale, l'Inde, le Moyen puis le Proche-Orient, tout là-bas. C'est le monde. En quelques traits, il y appond, tout à l'Ouest, un gosier pendouillant. Il me dit : ça, c'est l'Occident (terre crépusculaire, lumière fanée). C'est ton pays. C'est Youropa. C'est une vieille prêtresse, un sac d'os et de

traditions, une vieille sorcière qui se répète. Elle est pourrie, fatiguée, gâtée, c'est bien. Sous elle gît son envers parfait et mimétique, sa décharge et son réservoir, le témoin de sa vieillesse, Afrika. Youropa respire l'odeur des langues mortes et parle d'une voix basse, pleine du charnier de ses viandes corrompues. Les Coréens en sont nostalgiques, ils la trouvent admirables, ils aimeraient la préserver, un peu comme les riches qui évitent de jeter un organe qu'il faut pourtant jeter. Ils y rêvent la destination de leurs vacances, de leur repos. Dans ce corps de nécropole se dessine le parc des cultures anciennes. Comme dans un cimetière, on s'y promène mais la vie n'y est plus. Sur cette planète improbable qu'est le monde, Youropa est un satellite, l'œil mort qui a beaucoup vu, le regard éteint du contrôle et de la surveillance.

c. Europe partout : Pivot

Topographie du progrès

Il lui dit : ça c'est l'Occident (terre crépusculaire, lumière fanée). C'est ton pays. C'est Youropa. Sur la carte en papier gras, l'espoir du renouveau, l'Extrême Orient, la terre où le soleil se lève, c'est Amerika.

De même que nous passons de l'espérance à la réalisation et que du matin au soir nous traversons les chaleurs du midi pour tomber dans l'obscurité de la nuit comparable à celle du pôle, ainsi l'Asie peut nous représenter l'Orient, l'Europe, l'Occident, et l'Afrique le midi ; d'un autre côté, l'ancien monde tout entier pourra être l'Orient par opposition à l'Amérique. C'est en Orient que nous voyons réunis les temps anciens et les temps modernes, la haute Antiquité et l'histoire contemporaine, le passé, le présent et l'avenir ; nous y voyons l'origine des peuples et les progrès de leur histoire et de leur civilisation. C'est en occident que la vie des Etats se développe, et que le cercle intellectuel grandit et se transforme. Tous ces faits nous apparaissent en relation directe de cause et d'effet avec la disposition des masses continentales.²

La lecture de la carte dessine une géométrie du progrès. Elle replie l'histoire sur la topographie. Le fil de l'histoire y est une ligne horizontale qui se déroule de gauche à droite, d'est en ouest, et naturalisée par sa comparaison avec l'évolution du jour.

1 : Dans la logique de progression, l'Europe est d'une part le soir, mais sa dimension crépusculaire, apocalyptique, est stylistiquement contrecarrée. La syntaxe défait la chronologie matin-midi-soir en la remplaçant par un du matin au soir *via* midi. Elle transforme ainsi la logique en conférant au soir, à l'Europe, non pas un parfum fin de règne après le zénith culminant et lumineux de midi – qui aurait été l'heure africaine – mais, téléologiquement, la gloire même de l'aboutissement. L'Europe serait finalité et non fin de la progression. Le midi africain, pour sa part, n'est alors que le *via*, le simple médium entre la lumière naissante et aboutissante, simple traversée du désert brûlant. Comme tout intermédiaire, sa gloire est celle de l'effacement, par ailleurs réalisé dès le début de la phrase : dans « De même que nous passons de l'espérance à la réalisation » l'Afrique est tout au plus un entre-deux nécessaire et silencieux. L'Afrique, c'est la sieste du progrès.

2 : L'Europe, c'est aussi tout le contraire. Par un étrange geste de translation, geste par lequel l'Amérique apparaît sur la surface du globe et que l'Afrique semble s'en écarter

² Carl Ritter, De la configuration de continents sur la surface du globe et de leurs fonctions dans l'histoire, in Revue germanique, novembre 1859, p. 255

puisque la tripartition (matin-midi-soir) cède à la bipartition (ancien-nouveau) et qu'il ne semble plus y avoir de place pour un pur médiateur, il est possible d'incorporer l'Europe dans l'Orient matinal. Elle est alors la seule à participer pleinement à la bipartition du monde : elle est à la fois Orient et Occident, Ancien et Nouveau Monde, espérance et réalisation, origine et aboutissement du progrès. L'Europe est le crépuscule dans les deux sens. Ce qui apparaît dès lors, c'est que dans la progression, elle n'a rien en propre au moment même où elle réunit tout. L'Asie est un point zéro mais qui, quel que soit la manière dont nous lisons la partition des continents, ne saurait être la réalisation du progrès. L'Amérique, réciproquement, reste toujours marquée par son déficit d'origine. L'Europe seule participe suffisamment aux deux monde pour pouvoir pivoter librement de l'ancien vers le nouveau et se comprendre elle-même comme source et comme finalité. Elle est la tête de Janus qui regarde en même temps le lever et le coucher du soleil et ne tournera le dos ni à la profondeur du passé, ni aux potentialités de l'avenir. Ainsi, lorsque Ritter écrit que « d'un autre côté, l'ancien monde tout entier pourra être l'Orient par opposition à l'Amérique », l'inapparent « d'un autre côté » désigne plus qu'un simple changement de regard. Il est le lieu où coïncide le regard de celui qui lit la carte avec ce qu'il y lit de l'Europe. L'Europe a un « autre côté » parce que le lecteur, géographe européen, lit l'Europe dans deux directions, la faisant pivoter d'un côté ou de l'autre de la carte.

L'Europe est dès lors un lieu d'exception en même temps qu'un non-lieu. Son exception, c'est son appartenance à toutes les modalités (topographiques et historiques, les deux convergent dans la lecture de la carte) du progrès. Suivant comment vous considérez la carte, l'Europe sera à l'est ou à l'ouest, au début ou à la fin de la civilisation. Un peu partout, l'Europe est alors aussi un peu nul part puisque, pivotant sur sa carte, elle est toujours aussi inlocalisable, « d'un autre côté ».

d. L'Amérique, on n'en revient pas

L'Amérique, on n'en revient pas !

Qui est Européen ? Pour le savoir, peut-être faut-il aller voir là-bas si tu y es, Européen. Européen, habitant de la terre fanée, va voir l'Amérique, pays de la métaphore — tu n'en reviendras pas !

L'Europe, si sûre de sa centralité, de sa qualité première — déjà alors *old Europe*. Avec des racines souterraines qui s'étendent vers l'Orient, ou qui en viennent, allez savoir, en anglais on dit *to push roots*, pousser ses racines. Alors l'Europe pousse ses racines. Jusqu'où ? En Grèce, bien sûr, dans le terreau fertile du mythe, plus loin encore vers l'Asie si lointaine, mais si proche, puisqu'on peut y aller pas à pas. L'homme qui a déplacé la montagne a commencé par soulever une pierre, a dit un homme de là-bas, alors pour le long voyage vers ce là-bas, il faut commencer par faire un pas, puis un autre. L'âne chemine lentement mais il arrive ; il va, il vient. C'est loin l'Orient, c'est merveilleux. On en revient fourbu, émerveillé, mais on en revient. Ainsi va et vient Marco Polo : il s'émerveille, il s'extasie. Il décrit, il dévoile, comme il le dit lui-même, le monde.

Errance européenne. Ulysse ne rentre pas à Ithaque ; il divague. Il feint, il ment, il convainc quelque naïf qu'on peut aller en Orient plus vite qu'au pas de l'âne. Qu'on peut y aller et en revenir plus vite, chargé de biens précieux. Ulysse est rusé : il sait que l'appât du gain lui permettra de continuer son voyage. Alors Colomb, cet Ulysse de la Renaissance, part vers l'occident. Un jour l'Européen — qui ne sait pas encore Européen — aborde sur des rivages autres et l'Europe n'en reviendra pas ; en tous cas elle n'en reviendra pas intacte. L'Europe qui est la *default condition* du monde se frotte à sa propre invention littéraire. L'Europe invente l'Amérique, ou, plus exactement, l'Amérique *écrit* à l'Europe — première carte postale du premier touriste, *accidental tourist*, européen, Christophe Colomb. Le mandataire devient le destinataire ; l'Europe est partie à la découverte et se découvre soi-même dans sa rencontre avec son autre.

Colomb inscrit L'Amérique dans l'histoire de l'écriture européenne, et écrit sa première constitution. Voici le début de la «Lettre à Luis de Santangel» où il fait part de ce qu'il appelle encore sa découverte:

[J]e vous écris cette lettre par laquelle vous saurez comment en trente-trois jours je suis arrivé aux Indes (...), comment j'y ai trouvé quantité d'îles peuplées de gens sans nombre et comment d'elles toutes j'ai pris possession pour leurs Altesses, par proclamation, bannière royale déployée et sans que nul n'y contredît.

Colomb est démuni et ignorant devant le spectacle du monde nouveau qui s'offre à lui, lui qui est pourtant si rusé. Le vocabulaire juridique et platement bureaucratique tend à nous faire oublier le côté troublant et inquiétant de cette rencontre. Colomb décrit de façon banale des *performative speech-acts* qui pourtant disent la loi et constituent l'Amérique. Pour la première fois, mais aussi de façon définitive, au moment même où il l'aperçoit, cette terre devient les «Indes»; elle commence à suivre une nouvelle ligne historique: celle de l'écriture européenne. Mais à ce moment aussi l'Amérique écrit; elle brouille les cartes de l'Europe. Elle lui ôte sa centralité et elle commence à faire basculer le centre de gravité du monde.

« Après trente-trois jours de navigation, suis bien arrivé en Inde », écrit Colomb à la façon d'un écolier envoyé en colonie. Et puisque c'est comme ça, la colonie, il va la fonder. « A la première île que j'ai rencontrée », Colomb écrit — oui, l'Européen est un écrivain violent qui affûte son crayon au feu et trempe sa plume dans le sang — « j'ai donné le nom de San Salvador ... Les Indiens appellent cette île Guanahaní ». Première carte postale jetée dans les flots et jamais arrivée à bon port — Colomb premier employé du *dead letter office* ou plus tard travaillera un certain Bartleby. Cette lettre, cette carte postale en déserrance, *ésta carta perdida*, aurait pu rester lettre morte, mais Colomb insiste. Il écrit, il écrit encore, alors la lettre américaine arrive — et l'Europe n'en revient pas.

Colomb colonise les Indes, déjà Amérique; oeil cyclopéen unique et crevé, ulcération et cécité d'une part; strabisme divergeant et double vue, mais aussi dualité et duplicité du langage de l'autre. Car il est là, l'autre. Il y a l'Européen et puis il y a l'autre. On le voit pourtant on ne le voit pas; on l'entend et on ne le comprend pas. On l'entend: il produit des sons qui ne forment pas encore une langue — seul Colomb parle et écrit. Il y a « San Salvador » et il y a « Guanahaní »: palimpseste de Colomb qui écrit sur la carte, par-dessus ce qui s'y trouve déjà. On l'entend l'autre, mais que dit-il? « L'Hispaniola est une merveille ... et le rossignol y chante toute l'année », écrit Colomb d'une île où le rossignol n'existe pas ——. Moment de trouble et moment d'égarement dont Colomb l'Européen ne se remettra pas.

Colomb pense soumettre l'Amérique, mais cette Amérique engendrée par l'écriture colombienne, ces paysages, cette toponymie, ces Indiens (qui ne pourront jamais être autre chose que des « Indiens » dans la mauvaise conscience de l'Européen qui naît alors) sont de mauvais enfants qui toujours résistent à la volonté du père et jamais ne suivent ses desseins. De là peut-être ce caractère fugitif, vagabond, ou errant d'un paysage américain qui sans cesse s'échappe, se réfugie de l'autre côté d'une frontière — *the frontier* — qui toujours recule, ou se dissimule dans des espace sauvages — *the wilderness*. De là certainement cette double articulation, ce *double bind* qui jamais ne se laisse réduire à sa plus simple articulation. L'Amérique telle qu'elle *s'offre* au regard *se dérobe* dans le même temps à l'écriture. Comme les indigènes qui les peuplent, les paysages américains *s'offrent* et *résistent*. La double articulation de l'Amérique faite de don et de refus de soi apparaît dans le mouvement scriptural engendré par Colomb et donne lieu à une Amérique qui *offre une résistance*. Dans cette résistance s'articulent les multiples oppositions entre l'écriture de l'un et l'oralité de l'autre, entre masculinité et féminité, entre paysages civilisés et paysages sauvages, entre nomadisme et sédentarité, entre désir et peur, entre fantasme et répulsion. L'écriture de Colomb est séminale parce qu'elle (l'écriture), et non pas *lui* (Colomb), disperse les sèmes qui donneront un sens à une Amérique qui est jusque là, littéralement, *insignifiante* pour l'Européen qu'il est, mais aussitôt par l'écriture colombienne l'Amérique fait signe à l'Europe.

[L]a quatrième île je l'appelai Isabela, la cinquième Juana, et ainsi à chacune d'elles j'ai donné un *nom nouveau*.

«He tomado posesión, puse nombre» («je pris possession, je nommai»), écrit Colomb. Cette prise de possession se fait de façon linguistique: par déclaration, témoignage, et procès-verbal. La flotte de Colomb qui n'a pas de prêtre a pourtant un secrétaire (*el escrivano*) qui établit le document légal par lequel Colomb prend possession de ces terres qui deviennent indiennes ou américaines à travers une «opération scripturale».

ENTRACTE DEUX

a. Europe partout : éponge

Par quelle étrange propriété l'Europe peut-elle être toujours de l'autre côté de la carte ? Comment sa position mobile est-elle lisible sur la carte ? C'est l'anatomie des continents qui les dispose chacune à sa place dans l'Histoire :

L'Afrique est un tronc massif et régulier, sans articulation aucune.

L'Asie, avec un corps aussi puissant, mais non aussi régulièrement développé que celui de l'Afrique, est douée de fortes et riches articulations au sud et à l'orient.

Quant à l'Europe, sa masse ouverte de tous les côtés est articulée au sud, à l'ouest et au nord, et à son intérieur, de nombreux rameaux dont la richesse naturelle supérieure à celle de leur tronc commun devait assurer à cette partie du monde la prépondérance civilisatrice.³

Chaque continent a son anatomie et c'est en vertu de celle-ci que la carte n'indique pas seulement leur position sur le globe mais aussi leur situation, passée ou à venir, dans l'Histoire. L'Afrique, comme d'ailleurs une partie de l'Asie, est un corps sans articulation un énorme bloc opaque qui ne laisse rien pénétrer en elle. Sa masse indifférenciée résiste de son poids à toute progression, toute évolution, finalement à toute histoire : « dans la masse la plus compacte, les masses serrées des nègres sont uniformément barbares dans leur uniforme pays »⁴. Idée reprise quelques décennies plus tard par le géographe anarchiste Elisée Reclus : « la différenciation se fait mal entre les habitants de son immense étendue, le pays est relativement monotone et la population sans variété dans son génie »⁵. Sans variété, simple tronc sans membres, l'Afrique est incapable de mobilité. Dans l'œil du lecteur cartographe, le corps du continent prend lui aussi la forme des paradigmes racistes.

Le corps asiatique est fondamentalement divisé des zones d'opacité au nord et de riches articulations « L'Asie nous offre un tout autre spectacle par le développement riche, bien que partiel de ses côtes et de ses articulations fortement individualisée (...). Leurs peuples se caractérisent également par des individualités saillantes, et de vifs contrastes distinguent le Chinois et le Malais, l'Hindou, le Persan, l'Arabe et l'habitant de l'Asie

³ Ibid. p. 257

⁴ Ibid. p. 263

⁵ Elisée Reclus, Hégémonie de l'Europe, Société nouvelle avril 1894

Mineure. Et pris ensemble, ils diffèrent essentiellement d'avec les nations du centre encore fermé de ce grand corps asiatique »⁶. L'Asie est ainsi un corps partagé entre la lourdeur et l'immobilisme de son centre et de son Nord et la progression du reste. Corps disharmonieux, corps désarticulé qui avance *et* pèse.

L'Europe enfin : son corps ouvert et articulé de partout. Elle harmonise tout et n'a rien en excès : « C'est ainsi que ce corps ouvert de tous les côtés, et prédestiné par sa configuration même à son caractère civilisateur, a suivi un développement égal et régulier, et que l'harmonie de la forme triomphant des forces de la matière a donné à la petite Europe la prépondérance sur les grands continents. » Cette ouverture du corps à tout ce qui l'avoisine a un effet crucial : elle a permis à la petite Europe, à l'Europe-éponge, de se gorger de ce qui lui était étranger et d'en faire du propre : « (L'Europe) est on ne peut mieux disposée pour la réception d'éléments étrangers ; et l'énergie de ses habitants mettant en œuvre la nature de son sol et de tous les matériaux disponibles, on l'a vue s'élever peu à peu à une civilisation intime et harmonique qui semble destinée à entraîner avec elle la terre entière »⁷.

Deux choses : D'abord on comprend pourquoi l'Europe est Orientale et Occidentale, résultat et origine du progrès. C'est que son ouverture topographique en fait le réceptacle de toute influence civilisatrice. En ce sens, elle est un terrain fertile pour toute origine qui voudrait un développement harmonieux. Deuxièmement, elle fonctionne comme le catalyseur de ses influences, les porte à maturité et est ainsi l'espoir d'un progrès à venir, même s'il se réalisait ailleurs. Elle est donc bien Janus et regarde les deux côtés de l'Histoire.

Deuxièmement, la carte est trompeuse : si on croit l'Europe petite, il ne faut pas oublier que son corps est d'un type particulier. Il est une éponge susceptible de se gorger du monde entier et de reverser ses richesses sur la planète. Sa petitesse est donc de celles dans lesquelles il y a déjà tout, une petitesse englobante ou globale. Ce qui veut aussi dire qu'au fond, l'Europe peut à peine être dessinée sur la carte. La carte, pour autant qu'elle est riche, articulée, harmonieuse, est déjà européenne. Si on voit « s'élever peu à peu » l'Europe, mais aussi si on ne sait pas où, en Orient ou en Occident, à l'origine ou à la fin, on doit la placer, c'est qu'elle ne répond pas à l'horizontalité plate de la carte. L'Europe est, déjà par son corps, en dessus de la carte. L'Europe est alors le lieu ouvert de partout, la terrasse, d'où le monde (et l'Europe elle-même) est regardée – en dernière instance, aussi le lieu du cartographe.

⁶ Carl Ritter, De la configuration de continents sur la surface du globe et de leurs fonctions dans l'histoire, in Revue germanique, novembre 1859, p. 258-9

⁷ Ibid. p. 260

b. Balade dans Séoul

Sur cette carte en papier gras, l'espoir du renouveau, l'Extrême-Orient, la terre où le soleil se lève, où le possible peut toujours surgir, l'autre côté du monde, c'est Amerika. Là-bas se décide l'avenir. La promesse. L'espoir. Mais dans ces mots se trouvent *aussi* toutes les structures policières qui rétablissent l'ordre, construisent des voies et des droits de passage, des directions et des attentes. Tout ce qui régente de loin par un dérèglement prospère et réglé le désordre quotidien qui caractérise le pillage organique des ressources ; l'extinction des voix du monde. Avenir, Promesse, Espoir : le Grand Orient.

La morale des pratiques.

Parce que la vie est au centre, la métaphore est invisible. Le cœur du monde est occupé par un vide immense. C'est le sans-nom, le Pacifique. L'Océan, le vide minéral, l'abîme et la profondeur des eaux, les ressources sans mesure, sans projet, sans effort, qui, sur des millions d'années ont peu à peu conquis la terre. C'est le seule *ethos* du monde. Sa voie. Le cœur du monde est sans terre, il n'est que dans le brassage perpétuel des eaux, la déperdition. L'économie.

Le pilier du monde, son axe, c'est la Chine. Sur ses billets de banque sont déclinées vingt langues, et cinq systèmes d'écriture. De manière immémoriale, la Chine a toujours subi l'attaque de barbares qui ont renversé sa puissance. De manière immémoriale la Chine a été traversée de conflits, de luttes, de guerres, formant la raison d'un discours d'Etat axant les principes de sa souveraineté sur une image trompeuse. Celle de la Chine immémoriale, éternelle, immobile. Un géant hors de l'histoire, agacé par quelques mouches, parfois vidé par ses dysenteries. Et de manière immémoriale, la Chine a fait du commerce, tiré profit des barbares qui la traversent et glissent sur elles. Ils ressemblent aux corps tournant autour d'un astre, et pleuvant sur lui sans parvenir à le mouvoir, à ébranler sa course. Mais à vrai dire, il ne court pas, il tombe. Courir n'est pour lui qu'une manière de tomber dans le vide.

Alors la Corée, le Japon, l'Afrique, les Etats-Unis d'Amérique, ou l'Europe, et même les terres australes, petits pays où sautillent de petits manchots, ne sont après tout que des perturbations satellitaires. Avec secousses et désastres, elles gravitent autour de l'astre, noyau millénaire et toujours s'effondrant de l'histoire du monde. Ce corps ne connaît rien hors de sa base puissante. Et quand il s'arrachera, l'histoire du monde en sera séchée.

Alors mon ami chiffonne sa nappe gribouillée en silence, et nous continuons à boire.

c. L'Amérique, on n'en revient toujours pas

L'Amérique, on n'en revient (toujours) pas !

Alors s'amorce en Colomb, homme hautement religieux, voire mystique, la confirmation que les terres qu'il vient de découvrir sont le Paradis terrestre et qu'il a retrouvé le chemin perdu de l'Éden. Ainsi, le moment inaugural de l'écriture colombienne semble offrir un *télos* à l'Amérique, mais cette apparente projection d'un présent vers un futur est en fait un retour vers un passé mythique et affectif d'une Europe vieillie et perdue — Pénélope sera américaine.

Les «Indes» sont à la fois jardin d'Éden virginal et jardin idéal où pourra régner la parfaite ordonnance de Colomb. Sa description évoque l'opposition biblique entre Abel le berger et Caïn le cultivateur. Ce dernier, fugitif et vagabond, pour mettre fin à son errance bâtit une ville qui portera le nom de son premier fils, Hénok (Genèse [4, 18]). Amérique, nouvelle promesse qui doit remplacer une Pénélope européenne vieillissante ; l'Amérique virginale qui désormais détourne le regard de l'Européen promet de mettre fin à l'errance de l'Ulysse de la modernité qui s'annonce. Aussi ce dernier sera-t-il tenté, et tant d'autres suivront, de partir pour l'Amérique (un jour, on dira émigrer ; on parlera de l'*American dream* ; plus tard encore de *globalization*) — de partir et ne pas revenir.

Colomb est lié par contrat avec les Rois Catholiques qui lui confère le titre de vice-roi pour les territoires qu'il aura «gagnés». De plus, ce titre est héréditaire. Il y a là une question de généalogie: Colomb investit de ses signes de possession un territoire qui est appelé à porter son nom et celui de sa descendance. Colomb l'Européen — personne, *nobody*, *peessoa* — Colomb le fugitif, le vagabond, cherche à mettre fin à son errance en projetant les plans de sa ville nouvelle. Les villes et les villages projetés par Colomb forment le premier paysage urbain américain, précurseur mythographique des Nouvelles Jérusalem Puritaines, qui elles aussi devront mettre une fin à l'errance des hommes sur terre. En ce moment inaugural d'une l'Amérique encore à venir, celle-ci s'inscrit dans une tension entre sédentarité et nomadisme qui ne la quittera plus.

Le vocabulaire juridique rappelle que l'Amérique est, déjà alors, une affaire de gros sous. La vision paradisiaque d'îles ou «le rossignol et mille autres oiseaux [chantent au] mois de novembre», où tout n'est que «miel», «fruit et herbe», fait des «Indes» colombiennes une

corne d'abondance où la pastorale et le merveilleux moyenâgeux le disputent à l'évocation biblique :

Je suis convaincu que là est le Paradis terrestre, où personne ne peut accéder si ce n'est par la volonté divine. (...) Je ne conçois pas que le Paradis terrestre ait la forme d'une montagne abrupte, (...) mais bien qu'il est sur [un] sommet (...) où on s'élève, peu à peu, par une pente prise de très loin. (...) Ce sont là de grands indices du Paradis terrestre, car la situation est conforme à l'opinion qu'en ont [les] saints et savant théologiens.

L'aspect paradisiaque de l'Amérique se mêle à l'abondance matérielle; Colomb tente ainsi de convaincre les premiers capitalistes de la Renaissance qui s'annonce qu'ils seront bien avisés d'investir dans ces paysages virgiliens qui promettent d'être de bon rapport. Les métaphores économiques qui façonnent la mission de Colomb transforment dès le début Guanahaní en «Indias». Pour capitalistes du désormais ancien monde, les paysages de Colomb ont pour vocation de les faire investir *par* leur argent, c'est-à-dire *par* leur système sémiotique de pouvoir, le paradis économique qu'il a découvert.

Il paraît absurde qu'il redonne des noms à des îles et à des peuples qui, il le sait fort bien, ont déjà des noms. Il ne vient pas à l'idée de Marco Polo, que Colomb a sans doute lu, de rebaptiser les contrées qu'il « dévoile ». Le geste adamique de Colomb qui consiste à nommer chaque chose en ce paradis retrouvé, *re-membered*, se veut être celui de l'enfance du monde, un monde d'avant la chute, et d'avant Babel, quand il n'y avait pas de divorce entre le Verbe et l'esprit de Dieu. En renommant les paysages qu'il décrit, Colomb veut les inscrire dans leur authenticité originelle, une authenticité européenne, que par son geste il dilapide.

«Guanahaní» ne veut rien dire pour Colomb, parce qu'en tant que signe «Guanahaní» est aussi insignifiant que le sont les roulades d'un nourrisson dans le langage d'un monde d'adultes. Colomb prétend apprendre à parler à ces paysages américains pour qu'ils disent leur vraie histoire dans leur langue paternelle qu'il veut leur enseigner. Ce projet narratif, Colomb le forme dès qu'il aperçoit les rivages américains et leurs habitants. Parlant des «Indiens», il écrit le 12 octobre 1492:

S'il plaît à Notre Seigneur, au moment de mon départ, j'emmènerai six [Indiens] à vos Altesses pour qu'ils apprennent à parler. Je n'ai vu dans cette île aucune bête d'aucune sorte sauf des perroquets.

Les mots «para que deprenden de fablar» ont été traduits comme: «pour qu'ils apprennent à parler notre langue». Pourtant il faut traduire à la lettre par: «apprendre à parler». Pour Colomb «Les Indes» et «les Indiens» sont *infans*. Sans doute n'est-il pas fortuit que les seuls animaux que Colomb mentionne dans ce passage soient des perroquets, animaux réputés pour la qualité répétitive et inauthentique de leur langage.

Le langage authentique dans lequel Colomb prétend ordonner les paysages indiens est son langage d'écrivain mâle. Il n'est pas surprenant, dès lors, que les paysages qu'il décrit sont non seulement enfantins mais aussi marqués par une féminité qui semble dire la promesse de satisfaction et de domination faciles. La géographie de Colomb est tout empreinte d'une telle féminité. La terre selon lui ressemblerait à «une balle très ronde sur un point de laquelle serait posé comme un téton de femme». Ainsi, les paysages que Colomb décrit sont des paysages nostalgiques de l'enfance. Les Indes ont l'aspect du visage ou du sein maternel; c'est une nature mère pour laquelle Colomb représente le principe masculin.

Pour Colomb, l'Amérique est encore une page blanche sur laquelle il écrit de sa plume, mais c'est déjà un objet intransitif de lecture où une Amérique pas encore et pourtant toujours déjà texte est lue. C'est un espace autre où Colomb est condamné par son écriture à être un fugitif et un vagabond. L'Amérique, promise et soumise Pénélope, sera possédée par des prétendants plus violents que Colomb. Il est en cela un héros tragique européen qui devient américain, un héros faisant face à un destin qu'il ne comprend pas, un héros qui jamais ne peut mettre fin à une errance à laquelle l'Amérique semble condamner tous ceux qui tentent de la prendre.

d. Le pet de Théétète

(Divagat gastro-intestinal : L'Européen, le sujet du vent)

(avec Platon, *Théétète*, entrée et sortie)

Dans ce manifeste fétiche de l'humanisme européen qu'est le premier *Stasimon* de l'*Antigone* de Sophocle, on lit que l'homme est grand parce que sa pensée est rapide comme le vent (*anemoeôn phronêma*). Vent intelligible, invisible, inodore, immatériel et immédiat. Gloire de la pensée.

Si l'Européen est l'homme qui bouge en restant immobile, cette opération a aussi des conséquences nauséabondes : du tourisme à la tourista, le tour joue des tours. Ainsi, penser l'Européen dans le cumul spatio-temporel contradictoire de l'ici/là-bas, de l'orient/occident, de local/global, bref : de l'universel particulier n'est pas sans danger pour le silence des organes. C'est ce que montre Platon, dans le *Théétète*.

Théétète est un jeune homme prometteur, bien sous tous rapports : un homme bel-et-bon, *kaloskagathos*, crase de l'excellence anthropologique. Au début du dialogue, Théétète quitte l'armée après la bataille, porté de Corinthe à Thèbes. Immobile dans sa litière, Théétète est victime de la dysenterie. Euclide raconte cet épisode à Terpsion, avant de raconter le discours entre Théétète et Socrate. La question soumise à la torture dialectique est : « Qu'est-ce que la science ? ». Le dialogue est l'histoire d'une question avortée, d'un accouchement raté. Le concept a chu en défaut matérialisé par un pet de vent, un *anemiaion* (Schleiermacher traduit : *Windei* ; en grec ancien : sage = *sophos*, pet = *psophos*).

On pose une question « Qui est Européen ? ». Sur la mer des représentations, voici venir l'écueil des logorrhées et des diarrhées. Nous sommes « remplis de perplexités qui nous tourmentent jour et nuit »⁸. Vite, une carte pour nous soulager, dans le silence métrique de l'œil ailé. Qui connaît le tour de cartes qui nous permettra de sortir de la constipation psychique ? On aimerait tant ne pas suivre l'Européen à l'odeur, on aimerait tant faire un enfant à cette question : « Qui est Européen ? », on aimerait tant habiter une projection sans déjection. Alors ? c'est peut-être une question de digestion.

Digérer cette question, telle est la simple proposition de ce divagat, revient à fréquenter le discours et la pratique géographiques comme matrices critiques des êtres européens.

⁸ *Théétète*, 150D.